

Installation de Chang Ming Marie Peng Olivier de Bernon

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Chères Consœurs et Chers Confrères,
Mesdames et Messieurs,

Il m'échoit aujourd'hui l'agréable honneur d'accueillir au sein de la Cinquième section de cette Académie, en notre nom à tous, Madame Chang Ming Marie Peng.

C'est un honneur dont je suis jaloux mais qui m'intimide un peu parce que nous venons justement d'entendre Marie Peng parler de « *L'appel des lointains comme source d'inspiration créatrice : l'exemple des artistes de l'académie des sciences d'outre-mer* » preuve qu'elle en sait, à quelques égards, beaucoup plus long que moi sur l'histoire de cette maison et de ses membres.

Il n'y a, au demeurant, pas lieu de s'étonner de la familiarité qui est la sienne avec l'histoire de notre Académie car, Marie Peng était déjà notre consœur depuis bientôt douze ans, en qualité de membre correspondante.

Elle participe d'ailleurs activement à la vie de l'institution, autant que ses charges d'enseignement le lui permettent, en siégeant déjà, par exemple, à la commission de chargée de la bibliothèque et des archives.

Madame Chang Ming Marie Peng est née à Paris, dans une famille d'artistes. Ses deux parents ont, en effet, chacun de son côté, suivi des études d'art graphique en Chine continentale puis à Taiwan, où ils se sont rencontrés et où ils se sont mariés en 1965. C'est l'année où son père, le maître Peng Wan Ts expose une œuvre à la 5e Biennale de Paris (celle-là même où se sont fait connaître Christian Boltansky ou Daniel Buren...).

La fascination de son père, Peng Wan Ts, pour l'art occidental et son désir brulant d'approcher les chefs d'œuvres là où l'on doit les voir – Rembrandt à Amsterdam, Van Eyck à Gand, etc. – mais aussi l'étonnement et l'attrait que suscite l'originalité de son trait, notamment chez de jeunes galeristes visionnaires comme Jacques Kerchache ou Karl Finkler conduisent ses parents à la décision bouleversante et radicale de demeurer en France. C'est ainsi que son frère, sa sœur jumelle et Marie Peng sont nés à Paris.

Il ne me semble pas exagéré de dire que le destin et l'œuvre de son père ont joué un rôle déterminant dans le parcours intellectuel de notre consœur, non pas seulement comme on hérite d'une tradition familiale et culturelle, mais parce qu'elle a décidé de consacrer sa vie à rechercher quels ressorts portent l'œuvre d'un artiste, quels drames, quelles valeurs et quelles forces permettent à cet artiste de voir le monde de la façon unique qui est la sienne et comment il invente une langue « au-delà des mots », comme elle le dit, pour dépeindre ce monde.

Les deux textes que Marie Peng consacre à la peinture de son père, Peng Wan Ts, à l'occasion de l'exposition exceptionnelle organisée en son honneur au Musée d'art Moderne de la Ville de Paris en 2019, sont, à cet égard, d'une émouvante sensibilité.

Très jeune, la voie de Marie Peng est donc tracée : elle sera historienne de l'art. Il lui faut trouver un état. Celui d'être professeur ne la rebute pas.

Elle prépare donc les concours qu'elle réussit – elle ne me l'a pas dit mais j'en ai l'intuition – avec la facilité que permet sa prodigieuse puissance de travail.

Marie Peng intègre l'École Normale Supérieure de la Rue d'Ulm en 1988 (la même année que notre confrère de la 2^e section Rémy Rioux) ; elle réussit le concours de l'Agrégation d'Histoire en 1992, et soutient en 1995 une thèse en histoire de l'art contemporain consacrée à *Fernand Cormon (1845-1924) : sa vie, son œuvre et son influence*.

Au terme de ce cursus impressionnant, parcouru toujours *summa cum laude*, Marie Peng passe une thèse d'habilitation à diriger des recherches (HDR) en 2010 sur le sujet *Le Regard occidental sur la peinture chinoise : évolution du discours et résonances artistiques du XVIII^e siècle aux années 1930*.

On évalue souvent la qualité d'une HDR à celle du jury devant lequel elle est défendue. Marie Peng avait dans le sien, entre autres personnalités, Marianne Bastid-Bruguière et Geneviève Lacambre. On ne peut pas réunir de jury plus prestigieux.

Le titre de la dissertation de HDR de Marie Peng situe le champ de sa recherche – le regard occidental sur la peinture chinoise – mais ne le limite pas car elle s'intéresse autant à l'influence de la peinture occidentale sur les artistes chinois. Son aptitude à traiter ces regards croisés lui est facilitée par une double culture chinoise et française. Sa formation, à la fois dans le creuset universitaire de la France et dans un milieu familial chinois très cultivé, a en effet donné à sa démarche scientifique les instruments d'une double érudition remarquable.

La carrière universitaire de Marie Peng, après l'agrégation, la conduit à être successivement moniteur normalien à l'*Unité de Formation et de Recherche* (UFR) en Arts plastiques de Paris I ; *attaché temporaire d'enseignement et de recherche* (ATER) à l'Université Michel de Montaigne de Bordeaux 3 ; puis, de 1996 à 2011, professeure agrégée à l'Institut d'art et d'Archéologie de l'Université de Paris IV-Sorbonne. Elle est, depuis 2011, professeure des universités en histoire de l'art contemporain et muséologie à l'université de Lille.

Je serais essoufflé si je devais rendre compte de toutes les responsabilités administratives dont notre consœur s'est chargée au fil de ses missions. Je mentionne tout de même son élection, en 2015, comme membre titulaire de la 22^e section du Conseil National des Universités (CNU) : « *histoire des mondes modernes, histoire du monde contemporain, de l'art, de la musique* ».

La liste de ses publications est intimidante : quelque 6 livres et 3 ouvrages dont elle a assuré la coordination ; plus d'une trentaine d'articles volumineux ou de contributions à des ouvrages collectifs ; plus d'une dizaine de catalogues d'exposition, ...

Elle a dirigé, ou bien elle dirige, une douzaine de doctorat ; elle a participé à près d'une trentaine de jury de thèses, pour un tiers desquels elle officiait comme présidente.

On mesure mieux encore l'engagement de Marie Peng dans l'enseignement et son dévouement aux étudiants, je sais de quoi je parle ! quand on sait que, depuis son arrivée à l'Université de Lille en 2011, elle a dirigé quelque 282 mémoires en master 1 et 2 en muséologie et en histoire de l'art contemporain !

Marie Peng est, comme je l'ai dit, professeure agrégée d'histoire.

Quoi de plus français que l'agrégation d'histoire ! Et quoi de plus chinois !

Quoi de plus chinois, en effet, que le concours de l'agrégation si l'on veut bien se souvenir, que c'est en ayant découvert avec intérêt et amusement le mécanisme des « Concours de lettrés » ou « Concours impériaux » 科舉 /Keu Chû/, au hasard d'une lecture des *Lettres édifiantes et curieuses* du père de Halde, que le duc de Choiseul s'est avisé de proposer à Louis XV le principe de concours analogues pour le recrutement des professeurs.

Il était urgent pour le roi et pour son ministre de pourvoir au remplacement des jésuites, au lendemain de l'interdiction de leur enseignement et de leur expulsion du royaume en 1764. Et c'est ainsi que le concours de l'agrégation – « agrégation dans la faculté des arts » – inspiré d'une lecture chinoise et formalisé par un proche de Choiseul, le conseiller au Parlement de Paris François de L'Averdy, fut, comme on le sait, institué par les lettres patentes des 3 mai et 10 août 1766. (Cette « agrégation », qui semble si républicaine dans son esprit est si peu l'invention de la Révolution que L'Averdy mourut sur l'échafaud en 1793).

On connaît la prédilection de Choiseul pour la Chine, dont témoigne encore aujourd'hui l'étonnante pagode chinoise édifiée en 1775 dans le parc de Chanteloup, près d'Amboise, seul vestige du château de son exil.

L'attrait de Choiseul pour la Chine était, au demeurant, assez commun dans l'Europe du XVIII^e siècle. Les « cabinets chinois », les meubles laqués et les collections de porcelaines attestaient, dans les bonnes maisons, un intérêt et parfois même des connaissances relatives à l'administration de la Chine, à son architecture, à son histoire ou à ses arts, puisées dans les récits des missionnaires et, de plus en plus, dans la traduction de quelques textes.

Or cette sinophilie, cet engouement un peu ostentatoire et mondain mais de bon aloi, se fracasse au XIX^e siècle sur l'esprit de conquête. Comme le résume brutalement Étiemble, que cite Marie Peng :

« Oserait-on se proposer de coloniser une civilisation à laquelle on doit tant ? Dénigrons-la d'abord, les canons l'achèveront. »

À cet élan de sinophilie mondaine et cultivée succède malgré tout une sinologie savante et désintéressée qui dépasse les interrogations sur la chronologie chinoise et l'âge du Déluge ou l'intérêt de la morale sans Dieu. C'est la sinologie des historiens et des philologues. C'est celle de Jean-Pierre Abel-Rémusat ou de Stanislas Julien dont on sait, grâce Marie Peng, qu'ils possédaient quelques peintures chinoises classiques de même que plus tard, ai-je découvert encore grâce elle, Adolphe Thiers en possédait également, inattendu précurseur en la matière.

La peinture chinoise, longtemps inconnue, devient un sujet de contemplation, d'étonnement et de réflexion. L'attention qu'elle reçoit progressivement donne lieu à des discours dont Marie Peng entreprend de retracer l'histoire et les linéaments.

Il faut à l'œil occidental un exercice original et une période d'adaptation pour s'accoutumer et comprendre la plastique de ces représentations de la nature qui fait une si grande place au vide, aux perspectives qui ne se réduisent pas à la géométrie, à l'incursion de la calligraphie dans l'image, à ce mélange de précision extrême et d'irréalité absolue.

Les travaux de Marie Peng retracent l'histoire des collections de peintures chinoises et celle de leur réception par les artistes français. Elle analyse, avec la minutie, la précision et la mémoire de quelqu'un à qui rien n'échappe et qui a tout lu, l'incidence de la peinture chinoise dans la création artistique en France, du romantisme dans le début du XIXe siècle, jusqu'au fauvisme au début du XXe.

On ne regarde plus de la même manière les dessins à l'encre de Victor Hugo (ou les gravures données par Toulouse-Lautrec à Clemenceau pour son livre *Au pied du Sinaï*) de la même manière quand on a les yeux dessillés.

Le foisonnement de formes et d'expressions picturales qui caractérise le XXe siècle donne lieu au même foisonnement de lectures de cet « ailleurs esthétique de la peinture chinoise » selon l'expression de Marie Peng. L'exceptionnelle connaissance de l'art moderne occidental de notre consœur lui permet d'éclairer comment, en France, tous les peintres du XXe siècle jusqu'à la guerre sont redevables, directement ou indirectement, de tel ou tel paragraphe de la grammaire esthétique chinoise.

L'influence d'une peinture sur une autre n'est pas à sens unique et bon nombre des travaux de Marie Peng, ou des travaux qu'elle dirige, portent sur la réception de la peinture européenne, et française en particulier, par les jeunes peintres chinois formés en France, de la fin du XIXe siècle à nos jours.

C'est en partie pour cette raison qu'elle consacre sa thèse de doctorat à Fernand Cormon (1845-1924) – à propos duquel je confesse n'avoir rien su avant de la lire, sinon qu'il a sa rue dans le 17e arrondissement – en s'arrêtant sur les élèves chinois qui fréquentèrent son atelier.

Les travaux de Marie Peng restituent l'importance de Cormon et la notoriété considérable et justifiée qui fut la sienne. La précision érudite de l'analyse s'exprime parfois avec même une sorte de *vibrato* quand elle parle de l'immense toile *Caïn fuyant avec sa famille* exposée au Musée d'Orsay.

Marie Peng rappelle surtout l'importance de l'atelier que Fernand Cormon avait ouvert à Paris rue Constance puis Boulevard de Clichy, où se sont formés des cohortes de peintres non moindres parfois que Van Gogh, Toulouse-Lautrec ou Chaïm Soutine ! mais aussi ces élèves chinois que j'ai mentionnés. Elle retrace, à partir de là, les liens personnels, artistiques, mais aussi parfois formels dans le cadre d'associations franco-chinoises, que tissèrent les artistes aux deux extrémités du monde.

Vous m'avez dit il y a quelques jours, Chère Marie, dans un excès de modestie, que vous n'auriez jamais été capable de suivre les mêmes études que votre sœur jumelle que vous admirez parce qu'elle est devenue docteur en médecine, tandis qu'elle aurait facilement pu accomplir tout ce que vous avez accompli vous-même. Et bien je me le demande !